

leurs semblables, peut-être des compatriotes ! Si faible que fût leur chance de salut, devait-on la leur enlever ? Le docteur voulut connaître la pensée de Bell à cet égard. Bell ne répondit pas. Ses propres souffrances lui endurcissaient le cœur. Clawbonny n'osa pas interroger Hatteras ; il s'en rapporta donc à la Providence.

Le 17 janvier, vers le soir, Simpson parut être à toute extrémité ; ses membres, déjà roidis et glacés, sa respiration haletante qui formait un brouillard autour de sa tête, des soubresauts convulsifs, annonçaient sa dernière heure. L'expression de son visage était terrible, désespérée, avec des regards de colère impuissante adressés au capitaine. Il y avait là toute une accusation, toute une suite de reproches muets, mais significatifs, mérites peut-être !

Hatteras ne s'approchait pas du mourant. Il l'évitait, il le fuyait, plus taciturne, plus concentré, plus rejeté en lui-même que jamais !

La nuit suivante fut épouvantable ; la tempête redoublait de violence ; trois fois la tente fut arrachée, et le drift de neige s'abattit sur ces infortunés, les aveuglant, les glaçant, les perçant de dards aigus arrachés aux glaçons environnants. Les chiens hurlaient lamentablement. Simpson restait exposé à cette cruelle température. Bell parvint à rétablir le misérable abri de toile, qui, s'il ne défendait pas du froid, protégeait au moins contre la neige. Mais une rafale plus rapide l'enleva une quatrième fois, et l'entraîna dans son tourbillon au milieu d'épouvantables sifflements.

— Ah ! c'est trop souffrir ! s'écria Bell.
— Du courage ! du courage ! répondit le docteur en s'accrochant à lui pour ne pas être roulé dans les ravins.

Simpson râlait. Tout à coup, par un dernier effort, il se releva à demi, tendit son poing fermé vers Hatteras, qui le regardait de ses yeux fixes, poussa un cri déchirant et retomba mort au milieu de sa menace inachevée.

— Mort ! s'écria le docteur.
— Mort ! répéta Bell.

Hatteras, qui s'avançait vers le cadavre, recula sous la violence du vent.

C'était donc le premier de cet équipage qui tombait frappé par ce climat meurtrier, le premier à ne jamais revenir au port, le premier à payer de sa vie, après d'incalculables souffrances, l'entêtement intraitable du capitaine. Ce mort l'avait traité d'assassin, mais Hatteras ne courba pas la tête sous l'accusation. Cependant, une larme glissant de sa paupière vint se congeler sur sa joue pâle.

Le docteur et Bell le regardaient avec une sorte de terreur. Arc-bouté sur son long bâton, il apparaissait comme le génie de ces régions hyperboréennes, droit au milieu des rafales sur-excitées, et sinistre dans son effrayante immobilité.

Il demeura debout, sans bouger, jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, hardi, tenace, indomptable, et semblait défier la tempête qui mugissait autour de lui.

CHAPITRE XXXII.—LE RETOUR AU "FORWARD"

Le vent se calma vers six heures du matin, et, passant subitement dans le nord, il chassa les nuages du ciel ; le thermomètre marquait trente-trois degrés au-dessous de zéro—(37° centigr.). Les premières lueurs du crépuscule argentaient cet horizon qu'elles devaient doré quelques jours plus tard.

Hatteras vint auprès de ses deux compagnons abattus, et d'une voix douce et triste, il leur dit :
— Mes amis, plus de soixante milles nous séparent encore du point signalé par sir Edward Belcher. Nous n'avons que le strict nécessaire de vivres pour rejoindre le navire. Aller plus loin serait nous exposer à une mort certaine, sans profit pour personne. Nous allons retourner sur nos pas.

— C'est là une bonne résolution, Hatteras, répondit le docteur ; je vous aurais suivi jusqu'ou il vous eût plu de me mener, mais notre santé s'affaiblit de jour en jour ; à peine pouvons-nous mettre un pied devant l'autre ; j'approuve complètement ce projet de retour.

— Est-ce également votre avis, Bell ? demanda Hatteras.

— Oui, capitaine, répondit le charpentier.
— Eh bien, reprit Hatteras, nous allons prendre deux jours de repos. Ce n'est pas trop. Le traîneau a besoin de réparations importantes. Je pense donc que nous devons construire une maison de neige, dans laquelle puissent se refaire nos forces.

Ce point décidé, les trois hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur ; Bell prit les précautions nécessaires pour assurer la solidité de sa construction, et bientôt une retraite suffisante s'éleva au fond de la ravine où la dernière halte avait eu lieu.

Hatteras s'était fait sans doute une violence extrême pour interrompre son voyage. Tant de peines, de fatigues perdues ! Une excursion inutile, payée de la mort d'un homme ! Revenir à bord sans un morceau de charbon ! qu'allait devenir l'équipage ? Qu'allait-il faire sous l'inspiration de Richard Shandon ? Mais Hatteras ne pouvait lutter davantage.

Tous ses soins se reportèrent alors sur les préparatifs du retour ; le traîneau fut réparé ; sa charge avait bien diminué, d'ailleurs, et ne pesait pas deux cents livres. On accommoda les vêtements, déchirés, imprégnés de neige et durcis par la gelée ; des mocassins et des snow-shoes nouveaux remplacèrent les anciens mis hors d'usage. Ces travaux prirent la journée du 29 et la matinée du 30 ; d'ailleurs, les trois voyageurs se reposaient de leur mieux et se réconfortaient pour l'avenir.

Pendant ces trente-six heures passées dans la maison de neige et sur les glaçons de la ravine, le docteur avait observé Duk, dont les singulières allures ne lui semblaient pas naturelles ; l'animal tournait sans cesse en faisant mille circuits imprévus qui paraissaient avoir entre eux un centre commun ; c'était une sorte d'élévation, de renflement du sol produit par différentes couches de glaces superposées ; Duk, en contournant ce point, aboyait à petit bruit, remuant sa queue avec impatience, regardant son maître et semblant l'interroger.

Le docteur, après avoir réfléchi, attribua cet état d'inquiétude à la présence du cadavre de Simpson. Que ses compagnons n'avaient pas encore eu le temps d'enterrer.

Il résolut donc de procéder à cette triste cérémonie le jour même. On devait repartir le lendemain matin dès le crépuscule.

Bell et le docteur se munirent de pioches et se dirigèrent vers le fond de la ravine ; l'éminence signalée par Duk offrait un emplacement favorable pour y déposer le cadavre ; il fallait l'inhumier profondément pour le soustraire à la griffe des ours.

Le docteur et Bell commencèrent par enlever la couche superficielle de neige molle, puis ils attaquèrent la glace durcie ; au troisième coup de pioche, le docteur rencontra un corps dur qui se brisa ; il en retira les morceaux et reconnut les restes d'une bouteille de verre.

De son côté, Bell découvrit un sac racorni dans lequel se trouvaient des miettes de biscuit parfaitement conservé.

— Hein ? fit le docteur.
— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Bell en suspendant son travail.

Le docteur appela Hatteras, qui vint aussitôt.

Duk aboyait avec force, et, de ses pattes, il essayait de creuser l'épaisse couche de glace.

— Est-ce que nous aurions mis la main sur un dépôt de provisions ? dit le docteur.

— C'est possible, répondit Bell.

— Continuez, fit Hatteras.

Quelques débris d'aliments furent encore retirés, et une caisse au quart pleine de pemmican.

— Si c'est une cache, dit Hatteras, les ours l'ont certainement visitée avant nous. Voyez, ces provisions ne sont pas intactes.

— Cela est à craindre, répondit le docteur, car...

Il n'acheva pas sa phrase ; un cri de Bell venait de l'interrompre : ce dernier, écartant un bloc assez fort, montrait une jambe roide et glacée qui sortait par l'interstice des glaçons.

— Un cadavre ! s'écria le docteur.

— Ce n'est pas une cache, répondit Hatteras, c'est une tombe.

Le cadavre, mis à l'air, était celui d'un matelot d'une trentaine d'années, dans un état parfait de conservation ; il portait le vêtement des navigateurs arctiques ; le docteur ne put dire à quelle époque remontait sa mort.

Mais après ce cadavre, Bell en découvrit un second, celui d'un homme de cinquante ans, portant encore sur sa figure la trace des souffrances qui l'avaient tué.

— Ce ne sont pas des corps enterrés ! s'écria le docteur. Ces malheureux ont été surpris par la mort tels que nous les trouvons !

— Vous avez raison, M. Clawbonny, répondit Bell.

— Continuez ! continuez ! dit Hatteras.

Bell osait à peine. Qui pouvait dire ce que ce monticule de glace renfermait de cadavres humains ?

— Ces gens ont été victimes de l'accident qui a failli nous arriver à nous-mêmes, dit le docteur ; leur maison de neige s'est affaïssée. Voyons si quelqu'un d'eux ne respire pas encore !

La place fut déblayée avec rapidité, et Bell ramena un troisième corps, celui d'un homme de quarante ans ; il n'avait pas l'apparence cadavérique des autres ; le docteur se baissa sur lui et crut surprendre encore quelques symptômes d'existence.

— Il vit ! il vit ! s'écria-t-il.

Bell et lui transportèrent ce corps dans la maison de neige, tandis que Hatteras, immobile, considérait la demeure écroulée.

Le docteur dépouilla entièrement le malheureux exhumé ; il ne trouva sur lui aucune trace de blessure ; aidé de Bell, il le frictionna vigoureusement avec des étoupes imbibées d'esprit-de-vin, et il sentit peu à peu la vie renaître en lui ; mais l'infortuné était dans un état de prostration absolue, et complètement privé de la parole ; sa langue adhérait à son palais, comme gelée.

Le docteur chercha dans les poches de ses vêtements. Elles étaient vides. Donc pas de document. Il laissa Bell continuer ses frictions et revint vers Hatteras.

Celui-ci, descendu dans les cavités de la maison de neige, avait fouillé le sol avec soin, et remontait en tenant à la main un fragment à demi-brûlé d'une enveloppe de lettre. On pouvait encore y lire ces mots :

... tamont,
... orpoise
w-York.

— Altamont ! s'écria le docteur, du navire le Porpoise ! de New-York !

— Un Américain ! fit Hatteras en tressaillant.

— Je le sauverai ! dit le docteur, j'en réponds, et nous saurons le mot de cette épouvantable énigme.

Il retourna près du corps d'Altamont, tandis que Hatteras demeurait pensif. Grâce à ses soins, le docteur parvint à rappeler l'infortuné à la vie, mais non au sentiment ; il ne voyait, ni n'entendait, ni ne parlait, mais enfin il vivait !

Le lendemain matin, Hatteras dit au docteur :

— Il faut cependant que nous partions.

— Partons, Hatteras ! le traîneau n'est pas chargé, nous y transporterons ce malheureux, et nous le ramènerons au navire.

— Faites, dit Hatteras. Mais auparavant, en-sevelissons ces cadavres.

Les deux matelots inconnus furent replacés sous les débris de la maison de neige ; le cadavre de Simpson vint remplacer le corps d'Altamont.

Les trois voyageurs donnèrent, sous forme de prière, un dernier souvenir à leur compagnon, et, à sept heures du matin, ils reprirent leur marche vers le navire.

Deux des chiens d'attelage étant morts, Duk vint lui-même s'offrir pour tirer le traîneau, et il le fit avec la conscience et la résolution d'un groenlandais.

Pendant vingt jours, du 31 janvier au 19 février, le retour présenta à peu près les mêmes péripéties que l'aller. Seulement, dans ce mois de février, le plus froid de l'hiver, la glace offrit partout une surface résistante ; les voyageurs souffrirent terriblement de la température, mais non des tourbillons et du vent.

Le soleil avait reparu pour la première fois depuis le 31 janvier ; chaque jour il se maintenait davantage au-dessus de l'horizon. Bell et le docteur étaient au bout de leurs forces, presque aveugles et à demi écloppés ; le charpentier ne pouvait marcher sans béquilles.

Altamont vivait toujours, mais dans un état d'insensibilité complète ; parfois on désespérait de lui, mais des soins intelligents le ramenaient à l'existence. Et cependant le brave docteur aurait eu grand besoin de se soigner lui-même, car sa santé s'en allait avec les fatigues.

Hatteras songeait au *Forward*, à son brick. Dans quel état allait-il le retrouver ? Que se serait-il passé à bord ? Johnson aurait-il pu résister à Shandon et aux siens ? Le froid avait été terrible. Avait-on brûlé le malheureux navire ? Ses mâts, sa carène étaient-ils respectés ?

En pensant à tout cela, Hatteras marchait en avant, comme s'il eût voulu voir son *Forward* de plus loin.

Le 24 février, au matin, il s'arrêta subitement. A trois cents pas devant lui, une lueur rougeâtre apparaissait, au-dessus de laquelle se balançait une immense colonne de fumée noire qui se perdait dans les brumes grises du ciel !

— Cette fumée ! s'écria-t-il.

Son cœur battit à se briser.

— Voyez ! là-bas ! cette fumée ! dit-il à ses deux compagnons qui l'avaient rejoint. Mon navire brûle !

— Mais nous sommes encore à plus de trois milles de lui, répartit Bell. Ce ne peut être le *Forward*.

— Si, répondit le docteur, c'est lui ; il se produit un phénomène de mirage qui le fait paraître plus rapproché de nous.

— Courons ! s'écria Hatteras en devançant ses compagnons.

Ceux-ci, abandonnant le traîneau à la garde de Duk, s'élançèrent rapidement sur les traces du capitaine.

Une heure après, ils arrivaient en vue du navire. Spectacle horrible ! Le brick brûlait au milieu des glaces qui se fondaient autour de lui ; les flammes enveloppaient sa coque, et la brise du sud rapportait à l'oreille d'Hatteras des craquements inaccoutumés.

A cinq cents pas, un homme levait les bras avec désespoir ; il restait là, impuissant, en face de cet incendie qui tordait le *Forward* dans ses flammes.

Cet homme était seul, et cet homme, c'était le vieux Johnson.

Hatteras courut à lui.

— Mon navire ! mon navire ! demanda-t-il d'une voix altérée.

— Vous ! capitaine ! répondit Johnson, vous ! arrêtez ! pas un pas de plus !

— Eh bien ? demanda Hatteras avec un terrible accent de menace.

— Les misérables ! répondit Johnson, partis depuis quarante-huit heures, après avoir incendié le navire !

— Malédiction ! s'écria Hatteras.

Alors une explosion formidable se produisit ; la terre trembla, les icebergs se couchèrent sur le champ de glace ; une colonne de fumée alla s'enrouler dans les nuages, et le *Forward*, éclatant sous l'effort de sa poudre enflammée, se perdit dans un abîme de feu.

Le docteur et Bell arrivaient en ce moment auprès d'Hatteras. Celui-ci, abîmé dans son désespoir, se releva tout d'un coup.

— Mes amis, dit-il d'une voix énergique, les lâches ont pris la fuite ! Les forts réussiront ! Johnson, Bell, vous avez le courage ; docteur, vous avez la science ; moi, j'ai la foi ! le pôle nord est là-bas ! à l'œuvre donc, à l'œuvre !

Les compagnons d'Hatteras se sentirent renaître à ces mâles paroles.

Et cependant, la situation était terrible pour ces quatre hommes et ce mourant, abandonnés sans ressources, perdus, seuls, sous le quatre-vingtième degré de latitude, au plus profond des régions polaires !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LA PROSTRATION NERVEUSE est presque toujours causée par un travail intellectuel excessif, et qui mine les forces du cerveau. Pour tous ces cas, rien n'égale les PILULES NERVO-TONIQUES DE WINGATE.

CONVENTION DES MEMBRES DE LA PRESSE

La Convention des membres de la presse, qui s'était ajournée à Montréal, a eu lieu mardi après-midi, à deux heures, au bureau de la *Gazette* de cette ville.

Les messieurs dont les noms suivent y assistaient :

M. Bélanger, du *Progrès* de Sherbrooke ; M. A. Ouimet, du *Franc-Parleur* ; M. Graham, du *Star* ; M. E. R. Smith, du *News* de Saint Jean ; M. Bradford, de la *Sherbrooke Gazette* ; M. Massey, de l'*Observer* de Cowansville ; M. A. Dansereau, de la *Minerve* ; MM. A. Desjardins et F. Houde, du *Nouveau-Monde* ; M. Stewart, du *Herald* ; MM. Thomas et Richard White, de la *Gazette* de Montréal ; M. Toussignant, de l'*Union des Cantons de l'Est* ; M. de LaBruère, du *Courrier de Saint-Hyacinthe* ; MM. G. et A. Holland, sténographes.

M. Bélanger, comme président de la réunion de Sherbrooke, ouvrit la séance par un discours dans lequel il rappela le but de l'association, et M. Moorehouse, le secrétaire, lut les minutes de l'assemblée de Sherbrooke et le rapport du comité nommé pour préparer les suggestions à faire.

Il fut alors résolu de former une association de la presse de Québec, et M. Bélanger fut élu président, et M. Moorehouse, secrétaire.

Un comité, composé de MM. A. Desjardins, M. P., Thos. White et Graham, fut nommé pour préparer les règlements de l'administration temporaire de l'association. Le comité se retira quelque temps et fit rapport suivant les recommandations du comité. Les nouveaux officiers suivants furent élus : M. E. R. Smith, vice-président ; M. R. White, trésorier, et MM. Desjardins, Stewart et Graham, membres du comité. Un certain nombre de suggestions furent adoptées et l'assemblée s'ajourna.

Mercredi matin, les membres de l'association firent une excursion sur le chemin de fer de Colonisation du Nord, jusqu'à Saint-Jérôme, où ils saluèrent M. le curé Labelle. En revenant, ils visitèrent le beau collège de Sainte-Thérèse, où leur visite fut l'occasion d'un grand congé pour les élèves.

Au retour de l'excursion à Saint-Jérôme, les journalistes descendaient au *City Club* pour prendre part au dîner de circonstance.

M. Stewart, président du comité de réception, avait à sa droite M. Bélanger, du *Progrès* de Sherbrooke. Vingt-quatre convives prirent place autour de la table, dont les décorations offraient un très-joli coup-d'œil.

La gaieté la plus franche n'a cessé de régner parmi les invités.

Après les santés d'usage, celle du président de l'association des journalistes fut bue avec entrain. M. Bélanger, dans un éloquent discours, fit des remarques très-pratiques sur le beau rôle que l'association pourrait jouer dans l'avenir, et exprima en termes heureux les sentiments dont il était animé vis-à-vis de ses confrères de la presse de Montréal pour la réception cordiale que les membres de la presse rurale avaient reçue depuis qu'ils étaient arrivés.

M. B. de LaBruère, du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, répondit à la santé portée à la Presse des campagnes, et il profita de la circonstance pour offrir au nom des citoyens de sa localité l'expression de leur gratitude pour les services précieux et les marques de vive sympathie que les journaux de Montréal avaient donnés aux malheureux incendiés de Saint-Hyacinthe.

Des discours furent prononcés par M. Stewart, du *Herald* ; White, de la *Gazette* ; Desbarats, de l'*Opinion Publique* ; Ouimet, du *Franc-Parleur* ; Davidson, Huntington, Crawford ; Dion, de la *Semaine Agricole*, ainsi que M. Duncan MacDonnell, contracteur des travaux du chemin de fer du Nord, en réponse à la santé que lui avait portée M. Stewart. En proposant cette santé, le président l'accompagna de remarques les plus flatteuses à l'adresse de ce monsieur, dont la générosité digne d'éloges avait mis à la disposition des membres de la presse un convoi spécial pour l'excursion du jour.

Il était près d'une heure du matin quand les convives se séparèrent.

— Grand dîner l'autre jour chez les Z...
Il est sept heures et demie, l'heure à la mode pour se mettre à table... Cependant il manque un convive, cet imbécile de X..., qu'on a invité sans trop savoir pourquoi.

Huit heures moins le quart... pas de X...
Huit heures... toujours pas de X...
Enfin, X... arrive tout essoufflé, et débague à la maîtresse de maison toutes sortes d'excuses invraisemblables :

— Croyez, madame... je... Oh ! mon Dieu ! je suis confus... Et puis, vous savez que j'étais chez le garde des sceaux.

— Mais il vous a gardé bien longtemps !

— Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvre, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.